à divers états de préparation (classes 67 à 73).

Groupe VIII : produits vivants et spécimens d'établissements de l'agriculture (classes 74 à 82).

Groupe IX : produits vivants et spécimens d'établissements de l'horticulture (classes 83 à 88).

Groupe X : objets spécialement exposés en vue d'améliorer la condition physique et morale de la population (classes 89 à 95).

On a vu dans cette répartition une idée philosophique; en effet, au centre même du palais se trouvaient l'esprit, l'intelligence, la pensée, dans leurs plus belles et plus hautes manifestations, véritables foyers de chaleur et de lumière intellectuelles. Puis, à mesure qu'on s'avançait vers l'extérieur, la matière apparaissait de plus en plus, pour aboutir à la plus complète expression des besoins physiques de l'homme, c'est-à-dire à la galerie extérieure, dite des *produits alimentaires* et consacrée aux restaurants et cafés. Nous donnons pour ce qu'elle vaut cette réflexion sur le classement philosophique des objets exposés. Celui qui écrit ces lignes a vu l'*Exposition*. Il avoue n'avoir pas trouvé plus de philosophie dans le groupe II, qui contenait, par exemple, des baignoires, des clysopompes et des dentiers artificiels..., que dans le groupe VII, où des aliments exquis et des liqueurs délicieuses étaient parfois servis par les plus gracieuses mains.

Le palais ne comportait que sept galeries circulaires, dont chacune était affectée à un groupe. Par suite, trois groupes avaient leur emplacement hors de l'édifice. Le groupe VIII était relégué, partie dans le parc, partie dans l'île de Billancourt. Le groupe IX était placé dans un jardin réservé, pris sur le parc, et dans lequel on avait réalisé des merveilles de goût et d'invention. Enfin, le groupe X n'avait pas de cantonnement spécial, on le trouvait partout, dans le palais et dans le parc.

Après avoir réglé le groupement des produits, la commission impériale eut à procéder à la désignation des producteurs qui seraient admis à exposer. A cet effet, on avait formé à Paris des jurys d'admission, en nombre égal à celui des classes. Ces jurys étaient chargés d'examiner toutes les demandes des fabricants, de faire leur choix entre elles et de présenter leurs propositions d'admission à la commission impériale, qui s'était réservé de prononcer en dernier ressort. Chaque jury, connaissant l'espace attribué dans le palais aux produits de sa classe, avait à répartir cet emplacement entre les exposants qu'il proposait d'admettre. On se rend aisément compte de l'importance et de la délicatesse, et aussi des difficultés de cette mission. Les demandes d'admission affluaient; malheureusement, là, comme dans l'Evangile, s'il y eut beaucoup d'appelés, il y eut, relativement, peu d'élus. De là des regrets, des plaintes, des récriminations, dont les journaux du temps font foi. Un comité de révision, délégué par la commission impériale, fut chargé de soumettre à un contrôle sévère les propositions des jurys et de prendre connaissance des réclamations des producteurs évincés. Il n'était pas possible de prendre plus de précautions contre les surprises de la partialité ou de l'ignorance.

Nous avons comparé l'*Exposition* à une ville. Dans une ville, il faut vivre, se reposer et même un peu s'amuser. A cet effet, le promenoir, qui faisait le tour du palais, offrait la plus curieuse galerie de restaurants qui se soit jamais vue. Voici d'abord trois immenses restaurants français. Ici une habitante de la Guadeloupe, au teint bistré, à la coiffure jaune, débitait de la pâte de goyave et du rhum à l'acajou. Là, le *Café algérien*, où l'on était servi à l'africaine. Le *Café hollandais*, où le curaçao authentique était servi par des demoiselles de comptoir au casque doré, coiffé de dentelles blanches. Les *Brasseries viennoises*, dont la principale originalité consistait dans l'incontestable supériorité de la bière, qui a popularisé le nom de M. Dreher. L'*Exposition vinicole* de l'Autriche. La *Buvette suisse*, suisse surtout par le costume des servantes. Le *Café espagnol*, qui n'a pas fait fortune, malgré les gracieuses mantilles et les beaux yeux de ses Castillanes. Le petit *Café danois*, avec ses bonnes tartines et son kümmel sérieux. Le *Café suédois :* qui ne se souvient d'avoir bu du punch suédois, servi par la belle et blonde fille de Stockholm? Le *Restaurant russe*, le plus curieux et le plus original de tous, avec son aménagement moscovite, ses agiles moujiks, qui faisaient le service en longues tuniques de soie bleues, jaunes ou vertes, serrées autour de la taille par des ceintures dorées, et offraient aux amateurs du caviar, des tranches de saumon cru et autres mets russes, dont on goûtait volontiers, mais que l'on ne mangeait guère. On remarquait encore des cuisines du Maroc, de la Turquie, de la Roumanie. Cette dernière avait aussi pour ornement, à son comptoir, une belle fille qui eut, par son costume et sa beauté, un grand succès de curiosité. Citons encore le *Café des Etats-Unis*, qui se distinguait par son confort et par la décente tenue de son personnel. Les *Cafés anglais*, si propres, avec leurs *bars* ou buffets si plantureusement pourvus, où l'on consommait debout, dans l'attitude de gens pressés, à moins pourtant que cette position ne fût commandée par l'admiration qu'inspirait la présence de belles jeunes filles, qui offraient à l'œil ébloui les plus beaux types de chevelures blondes et de figures roses que l'on puisse imaginer.

« Ce promenoir, long de 1 kilom. et demi, avec sa ceinture de cafés toujours remplis, offre, écrivait alors M. H. Gautier, un spectacle plus varié et plus curieux que celui du boulevard, parce qu'il a quelque chose de plus intime. Toutes les nationalités s'y coudoient, toutes les langues s'y font entendre, tous les costumes y contrastent : ici c'est l'Arabe se promenant gravement enveloppé dans son burnous blanc, insensible aux regards dirigés sur lui de toutes parts; là, c'est l'Espagnole avec son voile de dentelle pour toute coiffure; plus loin, le franc-tireur des Vosges, que des visiteurs s'obstinent à appeler le garibaldien français; puis des Anglaises, des Russes, des Italiennes, dont un détail du vêtement trahit souvent la nationalité, sans parler de certaines Françaises qui, par l'excentricité du costume ou la longueur démesurée de la robe, obtiennent parfois le succès le moins désirable. Mille bruits, mille incidents viennent sans cesse jeter la vie et la diversion dans cette foule si bigarrée : tantôt c'est le carillon qui envoie vers le ciel ses milliers de notes joyeuses; tantôt le gong chinois, dont on entend le gémissement rauque et sauvage; d'autres fois, un léger locomobile, véritable calèche à vapeur à deux personnes, fait le tour du promenoir, annonçant sa venue par la respiration régulière de la machine, remplacé de temps à autre par deux Arabes, qui passent triomphalement montés sur leurs chameaux. Il est curieux de les voir, indolemment assis, les jambes croisées sur le cou de l'animal, qui tour à tour se met à genoux pour laisser descendre son maître, ou part rapide comme l'éclair à son premier commandement. » (Les *Curiosités de l'Exposition universelle*, p. 19.)

Le parc occupait toute la partie du Champ-de-Mars qui entourait le palais, c'est-à-dire une superficie de 268,529 mètres carrés. Nous allons signaler brièvement les principales distractions qu'il offrait. Ici le palais du bey de Tunis, ou *Bardo*, qu'on peut voir aujourd'hui au milieu du parc de Montsouris, où il sert d'observatoire météorologique. Plus loin, la *Brasserie bavaroise*, qu'on a appelée la *Brasserie des Bavaroises*, sorte de café chantant, où de la mauvaise bière était assez gauchement servie par vingt jeunes filles, en jupons courts, en corsages de velours, à la coiffure germanique, et qui, pour comble d'originalité, ne savaient pas un mot d'allemand, ce qui ne les empêchait pas de jaser beaucoup... en français. Un *Restaurant viennois* et une *Boulangerie viennoise*, qui ne désemplissaient pas. Une *Pâtisserie espagnole*, où l'on trouvait de l'eau d'orge, du vin d'Espagne, du chocolat, des oranges, des olives et beaucoup de cigarettes, le tout offert par de jeunes Espagnoles richement parées. Le *Pavillon chinois*, assurément l'une des plus curieuses choses de toute l'*Exposition*, construit sur le plan d'un des kiosques du palais d'Eté de l'empereur chinois. Malgré le tourniquet, qui exigeait de chaque visiteur 50 centimes d'entrée, la foule se pressait dans ce pavillon. La première salle était un musée, rempli d'objets curieux : éventails aux peintures bizarres, stores, coffrets en ivoire, meubles de laque, porcelaines aux riches couleurs, instruments de musique aux formes étranges, nattes, divinités grotesques, armes, machines de torture, etc.; mais ce qui attirait surtout la foule, c'était le désir de voir, en chair et en os, deux Chinoises authentiques, les jeunes Ichou-a-Laï et Lui-a-Choy, qui fumaient sous les yeux du public, en vendant leur photographie, avec du thé et du tabac provenant du Céleste-Empire. Citons encore le *Bazar algérien*, le *Café turc*, le *Buffet omnibus*, des théâtres, des cercles, des cafés chantants, etc. Le palais fermait à six heures du soir; le parc restait ouvert jusqu'à minuit : c'était le temps des distractions. Si le Champ-de-Mars a présenté les plaisirs de tous les pays, il en a aussi offert quelquefois les mœurs, qu'il a bien fait de ne pas nous laisser.

Il ne nous est pas possible de décrire ici chaque objet exposé, qui a d'ailleurs, suivant son mérite ou son importance, un article spécial dans le *Grand Dictionnaire*. Nous devons seulement présenter à nos lecteurs quelques-unes des choses qui ont le plus frappé les visiteurs dans leurs promenades. Revenons dans le palais et commençons par le jardin central.

Le jardin central. Au milieu était un pavillon, consacré aux poids, mesures et monnaies des différents peuples. Autour du pavillon, des fleurs, des bassins, des jets d'eau, des statues. Tout autour encore, sous le portique, des photographies et des dessins représentant les principaux monuments historiques de France.

Galerie de l'histoire du travail, qui venait après le portique du jardin central. Elle comprenait sept salles, consacrées à l'installation d'un musée rétrospectif, réunion des ouvrages les plus remarquables des anciens temps. L'idée consistait à classer les objets manufacturés de même espèce, suivant l'ordre chronologique, de manière à faire voir ainsi, pour chaque objet, la série des transformations, progrès ou décadences qu'il a subis. Ce classement a malheureusement laissé beaucoup à désirer : c'était un étalage, sans ordre, de pièces merveilleuses quelquefois, mais disparates et souvent sans rapport avec leur entourage. C'était, à part ce défaut, une collection unique au monde d'armes, d'ustensiles de toutes sortes, en pierre, en os, en bois; des figurines, des poteries, des monnaies, des bijoux, des ivoires, des sceaux, des émaux, des manuscrits, des missels, des reliquaires, des vases sacrés, ornements d'église, etc.

Galerie des œuvres d'art. Trop étroite pour contenir tous les objets exposés, elle avait plusieurs annexes dans le parc. L'*Exposition* de 1855 avait ouvert le concours à des œuvres remontant presque aux premières années de ce siècle. L'*Exposition* de 1867 n'admit que des ouvrages âgés, au plus, de douze ans. De là peut-être l'infériorité de la dernière *Exposition*. « L'*Exposition* de 1867, a dit M. de la Madelène, manque particulièrement de ces œuvres magistrales, faites pour passionner le public, secouer la torpeur d'une critique banale et réveiller l'ardeur des polémiques. L'ensemble est terne, incolore, sans accent... » Ajoutons, néanmoins, que le public, qui n'apporte pas dans ses jugements la sévérité que donne une compétence spéciale, a su découvrir, dans ce terne ensemble, des détails pleins d'intérêt. On a beaucoup admiré les paysans de M. Millet; les charmantes scènes de la vie intérieure chez les paysans et les pêcheurs suédois, par M. Fagerlin; une admirable *Vue du haut plateau de la Norvége centrale*, par M. Eckersberg; les *Animaux après le déluge*, curieuse composition de Ph. Palizzi; toute la sculpture italienne, qui attirait la foule des visiteurs, particulièrement autour du marbre représentant les *Derniers jours de Napoléon Ier;* les nombreuses aquarelles anglaises; les tableaux compris dans l'annexe de la Belgique, entre autres ceux de M. Leys, qui a obtenu la grande médaille d'honneur du jury international; toute l'*exposition* bavaroise, qui a mérité et obtenu la faveur du public, et qui, par son *Epoque de la réformation,* de Kaulbach, aurait pu, ce nous semble, obtenir la grande médaille; l'*exposition* suisse, où l'on a peut-être un peu abusé des Alpes, etc. Nous n'avons rien à dire de l'*exposition* française, dont les belles toiles nous sont familièrement connues par la gravure. Constatons qu'on y a un peu abusé du militaire.

Galerie des produits industriels. On y voyait un peu de tout; c'est pourquoi nous n'en dirons que peu de chose. On y voyait une copie de l'hôtel de ville de Bruxelles, découpée dans un bloc de liége; une pendule reproduisant les scènes de la vie de Napoléon à l'île d'Elbe, l'aigle sonnant les heures, l'embarquement du grand homme, son débarquement à Cannes, son entrée à Paris... Une vaste grotte, formée de blocs extraits des salines de Silésie; les naïfs joujoux de Nuremberg; les coucous de la forêt Noire; des fontaines d'eau de Cologne, dans lesquelles les passants trempaient leurs mouchoirs; les verres de Bohême; les pipes viennoises; les curieuses boîtes à musique de la Suisse; de riches toilettes à faire rêver plus d'une visiteuse; les costumes nationaux du Danemark, de la Suède et de la Norvége, devant lesquels la foule ne cessait d'affluer; les costumes et les statuettes de la race slave; la singulière pendule tournesol exposée par la Russie; la belle et grande mosaïque destinée à la cathédrale de Saint-Isaac, à Saint-Pétersbourg; les verreries et miroirs de Venise; le météorographe du P. Secchi; des costumes de la Roumanie et de l'Egypte; des fragments d'objets divers trouvés dans les ruines de Carthage, parmi lesquels un grain de blé; des romans chinois; un canon revolver, envoyé par les Etats-Unis; des planisphères, avec mécanismes qui font mouvoir les astres; une chaudière en platine, faite d'un seul morceau, estimée 62,500 francs. On admirait les magnifiques et ingénieux étalages anglais, et toute l'orfévrerie anglaise, dont la pièce la plus curieuse était le cygne d'argent qui nageait, étalait ses ailes, et avalait des poissons d'argent. On remarquait encore, et avec étonnement, toute l'*exposition* indienne, qui ressemblait à un décor d'opéra.

Galerie du matériel et des applications des arts libéraux. Imprimerie, librairie, papeterie, photographie, etc. Il y avait là d'énormes volumes, aux superbes reliures, décorés des plus riches arabesques, garnis de coins d'or ou d'argent niellé, maintenus par des fermoirs curieusement ciselés. On se demandait si ce n'était pas de ces livres qu'on ne devrait lire qu'à genoux, des éditions de la Bible, ou d'Homère, ou de Voltaire? Non, ces somptueux volumes étaient des registres de commerce, destinés à recevoir le *doit* et *avoir* d'un épicier. Parmi les curiosités ou les nouveautés de cette galerie, mentionnons : les photographies sur porcelaines, de M. Jamin; les épreuves coloriées, de M. Deroche; deux pianos, l'un de M. Erard, l'autre de M. Henri Herz, estimés chacun 32,000 francs; un loto musical, destiné à rendre agréable l'enseignement de la musique; les pièces anatomiques du docteur Auzoux; l'*Arithmomètre* de M. Thomas, etc.

Galerie du mobilier. Outre le mobilier, représenté dans ses moindres détails, répondant au luxe le plus exigeant et au confort le plus difficile, l'horlogerie y occupait une place importante. C'est là que l'industrie de tous les peuples avait réuni les plus curieuses productions en fait de meubles et d'objets de décoration. C'est là aussi que triomphait la France. Après de nombreuses années écoulées, qui ne se souvient encore de ces lits où il serait si doux de rêver, de ces bahuts, de ces bibliothèques, de ces dressoirs, de ces....., faits par des ouvriers de génie et achetés par des crétins? Signalons seulement les onyx d'Algérie; la féerique cristallerie française; les bronzes; l'incomparable *exposition* des objets envoyés par les manufactures de Sèvres, de Beauvais et des Gobelins; les curieuses faïences japonaises fabriquées par un Français, et les surtouts de table de la maison Christofle, et les vitrines de Froment-Meurice et tant d'autres choses, qui se contemplent, mais ne se décrivent pas.

Galerie du vêtement. L'armurerie en faisait partie, pourvu qu'elle fût portative, parce qu'elle peut être alors considérée comme faisant partie du costume. Cette galerie faisait la damnation des femmes et le désespoir des hommes. Là toute la foule s'entassait : les femmes, pour admirer et convoiter, les maris pour attendre leurs femmes; c'est que le spectacle des toilettes était fascinant; et dire qu'il y a des corps laids qui portent des vêtements si beaux! Signalons la bijouterie française, qui n'avait pas de rivales et l'industrie des jouets d'enfants, avec son nègre qui jouait de la flûte, son oiseau qui chantait en agitant ses ailes, ses souris curieuses et éveillées, et ses poupées roses, habillées de tous les costumes imaginables. Quelques-unes causaient, mais toutes ont fait causer.

Galerie des matières premières. Obligés de choisir, les visiteurs s'y arrêtaient peu; mais les hommes compétents y allaient chercher les symptômes de la richesse de chaque nation. Il y avait la salle des arts chimiques, la salle du caoutchouc, la salle des minerais et métaux ouvrés. On y voyait un bloc d'argent d'une valeur de 135,000 francs; des toiles de cuivre ou de plomb, aussi souples que du lin; des tubes de fonte, de 10 kilomètres de longueur, sans solution de continuité, etc. Il n'était pas possible de rester indifférent à la collection des éponges; elle était complète et présentait tous les madrépores, depuis l'état brut jusqu'à la variété la plus fine.

Galerie des machines. C'était la dernière de l'enceinte du palais et, à coup sûr, celle qui eut le plus de part au succès de l'*Exposition*. Par déférence pour la logique, c'est par le jardin central que nous avons commencé notre promenade; mais le visiteur entrait dans le palais par la galerie des machines, et, presque toujours, il cédait à l'attrait et oubliait la logique. C'est qu'en effet l'impression, en entrant, était saisissante. De gigantesques amas de métaux dressés en trophées, un monde de machines en activité, et les mille bruits qui s'élevaient de toutes parts, signalaient le temple du travail. C'était l'atelier du monde entier, concentré dans un coin, et pourtant à l'aise; c'était l'industrie universelle, avec ses surprises, ses enchantements et ses changements à vue. C'était un beau spectacle que celui de tout ce mouvement donné par l'homme à des êtres de seconde main créés par lui, à cette légion d'ouvriers en fer et en cuivre, sortis tout équipés de son cerveau, disciplinés par lui, majestueux quelquefois et terribles, mais toujours dociles serviteurs, accomplissant méthodiquement leur tâche avec la régularité qu'il leur a assignée. A côté de ces prodiges de la mécanique, le visiteur suivait avec intérêt les mouvements de l'artisan dans les travaux qui exigent un discernement, une initiative, une volonté variables, de l'art, du goût, une intelligence sans cesse en éveil. On s'arrêtait devant des jeunes filles occupées à exécuter des fleurs artificielles ou à filer des dentelles; devant des graveurs, devant des sculpteurs...

La galerie des machines se distinguait des autres par ses dimensions exceptionnelles. Elle avait 35 mètres de largeur et 25 de hauteur. Elle était supportée par 176 piliers, pesant chacun environ 12,000 kilogr. Le milieu de la galerie était occupé par une plate-forme de fonte, large de 3 mètres, longue de 1,200 mètres, sans aucune solution de continuité, et soutenue par une colonnade légère, à 4^{m},50 au-dessus du sol. Des escaliers, placés de distance en distance, donnaient accès sur cette plate-forme aux visiteurs curieux de contempler, d'une certaine hauteur, le jeu des machines et les opérations des diverses industries. Du haut de cette plate-forme, l'œil et l'oreille emportaient des impressions qui ne s'oubliaient jamais : un monde de roues, d'hélices, de turbines, de machines à extraire le minerai, à draguer, à forer, à laminer, de fileuses, de dévideuses, de couseuses, de tisseuses; des locomotives géantes; des canons monstres, des grues, des phares, des orgues, et tout cela travaillant à l'envi, rabotant, perçant, sciant, filant, cousant, avec mille bruits de vapeur, des respirations sonores, des sifflements, des grincements, et, de temps en temps, au-dessus de tous ces bruits, la voix d'un orgue immense, qui dominait et absorbait toutes les autres voix. La curiosité était surtout attirée par la fabrication du tabac; la machine à peser, mouler et empaqueter le chocolat, de M. Devinck; l'ascenseur de M. Edoux, qui montait dix personnes à 25 mètres au-dessus du sol et les transportait jusqu'au-dessus du toit; le pantélégraphe Caselli; les wagons, où la France brillait et brillerait encore par son infériorité; la fabrication des chaussures; les machines à coudre; la confection des bijoux faux; celle des

chapeaux de feutre : en cinquante minutes, une poignée de poils de lapin était transformée en un chapeau propre à recouvrir une tête humaine; l'atelier des travailleurs algériens; le canon géant de la Prusse, qui pesait 47,454 kilogr., qui lançait des projectiles de 500 kilogr., et dont chaque coup revenait à 1,000 francs, etc.

Le parc. On avait installé dans le parc les machines et les procédés qui exigent l'emploi du feu et, en général, tous les appareils qui, à un titre quelconque, auraient pu devenir une cause de gêne ou de crainte pour le public, dans un espace confiné. Le parc, dans son ensemble, présentait l'aspect étrange d'une ville formée de fragments de villes de tous les temps et de tous les pays. Les éléments les plus disparates entraient dans sa composition. Ici des constructions françaises; là, une maison allemande ou norvégienne; plus loin, une cabane russe ou une tente de cosaque; un palais égyptien, tunisien ou chinois; un temple chrétien, une mosquée turque, une pagode indienne et, brochant sur le tout, une multitude de pavillons de fantaisie, de maisons ouvrières, d'ateliers, etc., qui jetaient beaucoup de pittoresque sur l'ensemble.

Le parc était divisé en quatre parties bien distinctes, qui s'appelaient : le *quart français*, le *quart belge*, le *quart allemand* et le *quart anglais et oriental*. Des objets étaient aussi exposés dans l'espace compris entre le parc et la berge de la Seine. C'est par ces derniers que nous commencerons, pour mener rapidement l'inspection qui nous reste à faire.

Sur la berge, on s'arrêtait au pied d'une sorte de tour en verre, remplie d'eau, dans laquelle un homme, muni d'un appareil à plonger, descendait, se promenait et ramassait les pièces de dix sous qu'on voulait bien lui jeter au fond de l'eau. On assistait à la curieuse manœuvre des appareils respiratoires. On admirait, sans les comprendre, des canots de sauvetage. On était étourdi par le bruit qui résultait du jeu de la colossale machine du *Friedland*, laquelle envoyait dans le parc 5 millions de litres par heure. On s'arrêtait devant les monitors terribles. On saluait le grand phare, sur lequel on ne montait pas, dont la flamme était visible, la nuit, à 46 kilomètres de rayon. On entrait, moyennant 0 fr. 50, dans une église, qui n'était autre chose qu'une *exposition* particulière d'objets du culte. On se pressait à la cristallerie, pour voir travailler les ouvriers. On circulait autour du pavillon de l'empereur, à l'ornementation riche, mais bizarre. On examinait avec intérêt les produits du groupe X : maisons et cités ouvrières, telles qu'on les voit à Blanzy et à Mulhouse; une crèche où, le dimanche, on apportait de vrais enfants, en chair et en os; le curieux pavillon de la Société protectrice des animaux. On s'émerveillait devant un carillon, destiné à la cathédrale de Buffalo (Amérique), qui faisait entendre l'air de la *Reine Hortense*, et le chœur *Sonnez, cors et musettes!* de la *Dame Blanche*. A la manutention, on mangeait un pain qu'on avait vu faire mécaniquement. On s'étonnait des produits métallurgiques du Creusot, entre autres, d'une locomotive commandée pour le chemin de fer anglais du Great-Eastern, qui pesait 29,000 kilogr. et qui était capable de parcourir 90 kilom. à l'heure, en entraînant vingt-sept wagons. On se faisait délivrer cent cartes de visite en une minute et demie. On ne se lassait pas de rester dans la taillerie de diamants de M. Coster, d'Amsterdam.

Le jardin réservé. Il était, en effet, réservé aux personnes qui consentaient à payer 0 fr. 50 d'entrée. Il était rempli d'accidents de terrain, de bosquets, de grottes, de cascades, de serres, entremêlés de pelouses vertes et bien fournies, le tout occupant une étendue de 50,000 mètres carrés. On y remarquait d'immenses aquariums, des fleurs de tous les pays, des volières, des kiosques, parmi lesquels le pavillon de l'impératrice, merveille de goût, de grâce et d'élégance.

Il y avait des objets qui n'étaient que curieux : une espèce de tour en ruine, destinée à donner une idée (qu'elle ne donnait pas) de la manière dont on fabrique le fromage de Roquefort; un foudre, sorte de tonneau, de la contenance de 210,000 litres; des locomotives routières. On regardait avec curiosité une machine wurtembergeoise qui, sous un hangar sans apparence, transformait du bois en pâte et cette pâte en papier. On donnait un coup d'œil au chalet norvégien, à la maison de Gustave Wasa, aux huttes des Kirghis; mais on pénétrait, et volontiers on serait resté, dans les cabanes des paysans russes ou isbahs. On admirait les chevaux russes et leurs écuries. On visitait les catacombes de Rome, qui n'avaient guère d'autre mérite que leur nom. Nous ne décrirons pas la tente de l'émir Al-Mumeynin, ni l'étrange palais du bey, ni le kiosque turc, ni les bains turcs, ni la mosquée, ni le temple égyptien de Philœ, très-remarquable et plein de curiosités; ni le Salamlick, ni l'Okel, avec sa collection de momies qui n'était accessible qu'aux personnes munies de cartes de faveur; ni la maison de l'isthme de Suez. Nous rappellerons au souvenir la maison japonaise, type fidèle des habitations nationales, dans laquelle un Japonais préparait et offrait du thé, pendant que deux Japonaises se laissaient tout simplement voir; l'étrange et bizarre temple de Xochicalco, l'*exposition* des missions protestantes, où l'on distribuait des Bibles et où l'on voyait beaucoup d'idoles de l'Inde et de l'Océanie, formant la plus hideuse collection de divinités imaginable; le canon de Woolwich, qui pesait 23,865 kilogr. et qui, avec une charge de 32 kilogr. de poudre, expédiait un boulet de 272 kilogr. On inspectait avec sympathie tous les détails des ambulances militaires : des lits, des brancards ingénieusement articulés; provisions de bouche pour les malades; un wagon-hôpital, etc. Des soldats américains, de la guerre de sécession, avaient exposé leurs sacoches de campagne, de simples sacoches, solides, légères, qui avaient été confectionnées et envoyées à destination par les dames de New-York. Chaque sacoche contenait un livre de Psaumes, un porte-monnaie, un mouchoir, un cigare, quelques objets de menue toilette, une enveloppe de lettre timbrée, du papier, des plumes, de l'encre et, enfin, ce qui faisait le prix de tout le reste, une lettre autographe d'encouragement et de consolations, signée d'une main de femme.

Le groupe X. Deux mots seulement de ce groupe, dont les éléments étaient disséminés un peu partout : dans le parc, sous forme de maisons ouvrières, crèches, écoles... et, dans diverses galeries, sous forme d'aliments, de vêtements, etc. On l'a décoré du nom d'*exposition de la vie à bon marché*, et on lui a fait l'honneur de le faire naître d'une idée philosophique, l'idée humanitaire du perfectionnement de notre espèce. En effet, réunir dans un produit industriel la qualité au bon marché, réaliser un confortable qui soit accessible à tout le monde, tel doit être le but de l'économie politique, qui est la science des intérêts matériels; mais ce but, qui se poursuit tous les jours et qui n'est jamais atteint, ne nous semble pas fournir matière à une *exposition* spéciale. La vie à bon marché résultera de la paix, d'une bonne organisation politique, de la diminution du parasitisme, des progrès de la science, du perfectionnement des machines, en un mot, du développement de tous les germes de production et de toutes les facilités de consommation.

L'empereur avait fait exposer, dans le parc, des maisons ouvrières dont il avait dressé les plans : cela n'a pas fait baisser les loyers. C'est que ce n'est pas en cultivant l'architecture populaire qu'un souverain peut servir utilement la cause du bon marché. Nous ne commettrons pas toutefois l'injustice de méconnaître que, outre l'installation du fameux groupe X, un effort considérable a été fait, pendant cette même année, en faveur de l'alimentation de la classe la plus nombreuse et la plus intéressante : le 9 juin 1867 a paru l'ordonnance qui autorise, dans des conditions déterminées, la vente de la viande de cheval. Le Champ-de-Mars dans une main et un cheval à la mode dans l'autre, l'année 1867 ne peut manquer d'obtenir, comme on voit, une place d'honneur dans l'histoire.

L'île de Billancourt. Les 23 hectares de cette île étaient coupés par une route qui partageait en deux parties l'*exposition* d'agriculture : d'un côté, les machines agricoles, les étables et les animaux; de l'autre, le champ libre destiné aux expériences. Une extrémité de l'île était découpée en petits jardinets, destinés à offrir un spécimen de toutes les cultures. Chaque nation, chaque climat présentait là ses végétaux de prédilection; il y avait beaucoup de tabac.

Le personnel des animaux admis au concours variait et était renouvelé toutes les quinzaines.

Un intérêt particulier attirait la foule aux expériences des machines : charrues de toutes formes, faucheuses, moissonneuses, batteuses, faneuses, etc., etc. Les laboureurs anglais ont fait preuve d'une incontestable supériorité dans le *steeple-chase* des charrues.

Les personnes qui ne cherchaient que des curiosités faisaient une assez longue station devant un étalage des fers à cheval de tous les pays.

Un petit coin de l'île était fréquenté par de nombreuses et bruyantes troupes de canotiers. C'était là, devant les éclats d'une gaieté toute parisienne, que venaient se dérider les visiteurs rendus trop sérieux par l'inspection des richesses de la grave Agriculture, qui est, comme chacun sait, la nourrice du genre humain.

— Idée proudhonienne d'une exposition perpétuelle. Lors de l'*Exposition* universelle de 1855, l'empereur Napoléon III avait manifesté le désir de faire servir le palais de l'Industrie à quelque fondation d'utilité publique. Le prince Napoléon, chargé de lui présenter une proposition pour cet objet, demanda à Proudhon ce qu'il y avait à faire. C'est ainsi que le célèbre socialiste fut amené à développer un projet d'*exposition perpétuelle*, qui devait réaliser ses vues de réforme économique et sociale. Il s'agissait de s'emparer du palais de l'Industrie pour une institution durable. Il fallait, d'une *exposition* passagère, sorte de joute industrielle entreprise au point de vue théâtral et stérile de la vanité des nations et de l'orgueil des fabricants, faire une « *exposition* permanente, au point de vue positif, réaliste et pratique de l'échange des produits, de leur circulation pleine et régulière, de leur consommation à juste prix, de la facilité des transactions, de l'augmentation du travail et du salaire, de l'émancipation de l'ouvrier, de l'équilibre des valeurs, etc. »

Pour atteindre ces grands résultats, il fallait un organisme, une puissance motrice, c'est-à-dire une société, agent et représentant de l'institution nouvelle. Cette société devait être établie sur de tout autres bases que les compagnies ordinaires de capitalistes et entrepreneurs, à qui l'Etat fait don, concession ou amodiation de telle ou telle partie du domaine public. Elle devait être constituée sur le droit commun, supérieur à toute idée d'appropriation, ouverte à tout le monde et toujours; elle devait ne demander pour elle-même ni monopole ni privilége; elle devait avoir la science pour principe et l'égalité pour loi; elle devait réunir tous les caractères d'une institution véritable et ne posséder aucun des inconvénients des concessions ordinaires. Elle devait être à la circulation des produits, à la police du commerce, à l'extension du débouché, à la garantie de la consommation, du travail, du salaire et, par suite, au crédit agricole et industriel lui-même, ce que la Banque de France devrait être, mais n'a pu devenir, pour le crédit commercial; ce que la Société du crédit foncier devrait être, mais n'a pu devenir non plus, pour le crédit foncier et sur hypothèque; ce que le Crédit mobilier, foyer d'accaparement et d'agiotage, devrait être, et n'est pas devenu, pour la commandite industrielle.

Mais il faut entrer dans quelques détails pour faire connaître l'organisation et le but de l'institution projetée. Voici les statuts généraux que Proudhon lui donnait : la Société de l'*exposition* perpétuelle a pour objet : 1° l'échange direct et aux moindres frais possibles des produits contre les produits, au moyen d'un bon général d'échange, remboursable à toute réquisition, soit en marchandises, soit en numéraire, aux bureaux ou magasins de la société; 2° l'escompte des marchandises, matières premières et produits, soit contre bons généraux d'échange, soit contre espèces; 3° l'escompte des effets de commerce à deux signatures; 4° les avances et prêts de produits sur produits et sur hypothèque; 5° la régularisation du change et l'équilibre des valeurs; 6° la publicité, la bonne foi et la garantie dans les transactions. Cette Société est fondée au capital de 100 millions de francs divisés par actions de 100 francs, payables un dixième en espèces, et neuf dixièmes en produits ou marchandises. Ces actions au porteur portent intérêt à 4 pour 100 garantis par l'Etat. La préférence de souscriptions est accordée aux producteurs et industriels sur tous les autres capitalistes. L'institution ayant pour objet le rétablissement des rapports naturels entre la production et la consommation, altérée par l'intervention exagérée et abusive du capital, la Société s'interdit de la manière la plus formelle : la fabrication (production industrielle, agricole, etc.) de quelque genre que ce soit, le commerce pour son propre compte, les opérations de Bourse sur effets publics et titres d'actions, la commandite. Le taux des escomptes en bons généraux d'échange est fixé provisoirement à 1 1/4 pour 100; en espèces, à 4 1/4. Le taux de sa commission en maximum à 2 1/2 pour 100. Elle perçoit, en outre, sur les marchandises qui lui sont confiées, un droit de magasinage, dépôt et annonces, le tout calculé sur le prix de revient. Les conditions d'admission dans la société sont : 1° souscription d'un nombre d'actions proportionnel à l'importance de l'industrie et des affaires du client; 2° dépôt d'échantillons de marchandises avec indication de prix, valable pour trois mois au moins, marque de fabrique, désignation de qualité, quantité et poids; 3° promesse de fournir à la société, à prix convenu et dans la quantité désignée, les produits de la fabrication du souscripteur. La durée de la société est de quatre-vingt-dix-neuf ans. Les opérations de la société commenceront aussitôt qu'il aura été souscrit pour 1 million d'actions.

On voit que, dans ce projet d'*exposition* perpétuelle, Proudhon revient à son idée célèbre de la Banque d'échange, qu'il a exposée dans plusieurs écrits et tenté de réaliser en 1848. Il voit dans le palais de l'Industrie un excellent magasin pour la consignation et la vente des produits, et le papier d'échange que sa société doit émettre lui paraît appelé à révolutionner heureusement tous les rapports économiques. Il faut l'entendre exprimer lui-même l'importance qu'il attache à ce papier. « La société fait à la fois la commission et la banque. En couverture des marchandises qui lui sont remises en consignation ou dont elle opère la vente, des effets de commerce qui lui sont présentés à l'escompte, la société, outre le numéraire dont elle dispose, émet des *bons généraux d'échange*, représentatifs de valeurs par elle emmagasinées, réalisées, en portefeuille ou en caisse, et donnant droit à une valeur égale en marchandises, à prendre dans ses magasins au choix du porteur. Ces bons généraux, à la coupure de 10, 20, 50 et 100 fr., seront la monnaie courante de la société et reçus par elle en tous payements de marchandises et remboursements de billets. Tous les comptes de la société seront balancés et ses écritures tenues dans cette monnaie, qui deviendra pour elle insensiblement l'unité de valeur et représentera le pair de change. Comme ils auront cours entre les adhérents correspondants, chalands, etc., de la société, leur circulation s'étendra naturellement au dehors. Ils seront, en conséquence, remboursables à toute réquisition, en espèces comme en marchandises, aux conditions qui seront déterminées ci-après. Ces bons généraux étant, d'après le principe de leur émission, représentatifs de produits, non d'espèces, la société a le droit de les émettre et de les faire circuler comme bon lui semble; il ne saurait y avoir de difficultés au point de vue légal que pour le remboursement en espèces. La Banque de France ayant seule le privilége d'émettre des billets payables à vue au porteur, peut-être y aura-t-il lieu, pour la société de l'*exposition*, de ne payer les siens qu'à un ou plusieurs jours de vue, ce qui, une fois compris du public et passé dans les habitudes, ne causera aucun embarras. Le papier circulable de la société, maintenu par elle toujours au pair, grâce à la faculté de remboursement, à toute réquisition, en espèces ou marchandises de la société, deviendra le grand levier de ses opérations et l'instrument irrésistible de sa puissance. Sans égal dans le monde pour la fixité comme pour la solidité, c'est par lui surtout que la société commencera cette révolution pacifique dans les habitudes du commerce, les rapports du travail et du capital, l'équilibre de la production et de la consommation, la garantie du travail et du débouché, etc., qui est l'idéal des économistes, le gage du bien-être des masses, de la supériorité morale, politique et économique de la nation et de la gloire de l'empire. »

Fidèle à ses théories, Proudhon nous montre, dans les bons d'échange de la société de l'*exposition* perpétuelle, la solution du problème de la monnaie et de la valeur. D'après Adam Smith, le prix de tout produit est déterminé en dernière analyse par la quantité et la qualité du travail qu'il coûte ou qu'il est censé coûter. « Il résulte de ce principe, dit l'auteur des *Contradictions économiques*, que l'unité fondamentale de toutes les valeurs est la journée de travail, non pas quelconque, mais moyenne entre tous les travaux et services possibles. Mais comment découvrir cette journée théorique? Cette détermination, dont l'impossibilité apparente a fait abandonner, nier même le principe d'Adam Smith, nous est fournie par le papier d'échange de la société. Le franc d'argent de la Convention n'est pas le franc véritable; c'est une fausse mesure, une fausse monnaie. Le franc authentique, prétendu introuvable, se trouve sans effort, grâce aux bons d'échange. Gagé sur l'or, l'argent, les produits, les lettres de change, le travail des producteurs, le sol cultivable, les instruments de travail et les maisons, ce papier social n'est pas une simple représentation du numéraire, comme le billet de la Banque de France; il est la représentation de toutes les valeurs possibles. Or, comme il s'énonce en francs, il est évident que ce franc, exprimé par le billet de la société, n'est plus le franc de la Convention, soit 5 grammes d'argent à 9/10 de fin ou une quantité proportionnelle d'or; c'est le franc de la nature et de l'humanité, le franc de la science, qu'Adam Smith avait entrevu dans la journée de travail. En effet, puisque le bon général d'échange est représentatif de toutes les valeurs produites; que ces valeurs ont toutes pour origine et détermination primordiale la quantité de travail qu'elles ont coûté; que, comparées entre elles, elles supposent une moyenne autour de laquelle chacune oscille et pivote dans une ellipse plus ou moins allongée, comme les planètes et les comètes autour du soleil, il s'ensuit que le bon d'échange, valeur type ou étalon de la société, n'est autre chose que l'expression de cette unité, ou d'un multiple de cette unité, ou d'une fraction de cette unité, que nous avons appelée la journée moyenne de travail. »

Mais comment le bon d'échange correspondra-t-il à cette monnaie idéale, c'est-à-dire à la journée moyenne, à telle fraction, à tel multiple de la journée moyenne? Ce sera grâce à un tarif du change, toujours variable, qui gouvernera tous les objets mis à la disposition de la société, l'or et l'argent compris, et, en général, tous les articles de son bilan. Voici comment Proudhon conçoit l'établissement de ce tarif. La société traite avec les déposants, sous forme de marchés à livrer à époques échelonnées, de produits portant indications précises du prix, des quantités et qualités, livrables à la société ou aux porteurs de ses ordres, contre des sommes déterminées en billets de la société ou en valeurs sociales. Par ces traités, dont les conditions ont été arbitrées contradictoirement, entre les producteurs déposants et le jury d'estimation, lesdits producteurs se trouvent assurés contre la hausse et la baisse, qui, dès ce moment, deviennent sans intérêt. C'est la société seule que cette hausse et cette baisse concernent désormais. Si donc la demande se porte avec vivacité sur un produit, pendant qu'il y a délaissement d'un ou de plusieurs autres, la société élève de x pour 100 le prix du premier et baisse en même temps d'une quantité x, égale à la précédente, le prix des autres, de façon que la compensation soit, autant que possible, exacte. C'est à cause de la difficulté d'obtenir cette exactitude mathématique qu'il est accordé une tolérance qui, se compensant elle-même, d'une période à l'autre, ne peut jamais affecter l'avoir de la société. Supposons, par